

①
M

Il y a 10 000 ans, au Sahel

par J.-P. ROSET (*)

Le Sahara, qui est déjà le plus vaste désert du monde et gagne chaque année du terrain vers le sud, a connu, comme on le sait grâce aux découvertes archéologiques, plusieurs périodes humides (entrecoupées par des périodes d'aridité) au cours de l'ère quaternaire — commencée il y a deux millions d'années et qui a vu l'apparition de l'homme, il y a vraisemblablement un million d'années, lors du paléolithique inférieur —. Pendant cette période, le Sahara a été habité par une population assez importante en nombre, qui vivait de la pêche, de la chasse et de la cueillette et était concentrée le long des côtes et autour des montagnes. Lors de la période suivante (néolithique), l'élevage et l'agriculture ont commencé à être pratiqués. Il y a à peu près 10 000 ans, la civilisation dite « du Bubale » s'est épanouie, suivie — il y a environ 5 000 ans — par la civilisation dite « des pasteurs à bovidés ». Toutes deux nous sont connues par les restes qu'elles ont laissés : armes, aliments, et surtout gravures rupestres. Mais les recherches archéologiques se poursuivent et apportent toujours plus d'informations sur ce qu'étaient les peuplades du Sahara il y a des milliers d'années. Dans l'article ci-dessous, Jean-Pierre Roset fait le point sur ses propres fouilles, effectuées dans le nord-est du Niger (notamment dans l'Aïr et le Ténéré), et sur les phénomènes culturels qu'elles ont permis de cerner, en particulier l'invention africaine de la céramique et la date très ancienne de la métallurgie du cuivre, et surtout la succession des cultures dans une même zone géographique.

Depuis 1976, plusieurs programmes de recherches archéologiques mis en œuvre au Niger par l'Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération (O.R.S.T.O.M.) et exécutés en relation étroite avec l'Institut de Recherches en Sciences Humaines de Niamey (I.R.S.H.) nous ont permis de réunir des informations et des documents de fouilles nouveaux sur l'occupation humaine des régions nord-orientales de ce pays pendant les dix derniers millénaires (Holocène). Deux grandes questions ont notamment fait l'objet de nos investigations : en premier lieu les débuts de la

période néolithique. Comme on le sait, le néolithique est cette étape fondamentale dans l'histoire de l'humanité au cours de laquelle l'homme apprend à produire ses propres sources de nourriture, par l'agriculture et l'élevage, et ne se contente plus comme précédemment de vivre de chasse, de cueillette et de pêche, c'est-à-dire aux dépens du milieu naturel dans lequel il évolue. L'objectif était de dater l'apparition des nouveaux modes de vie dans le sud du Sahara et de mieux cerner les conditions de cette apparition.

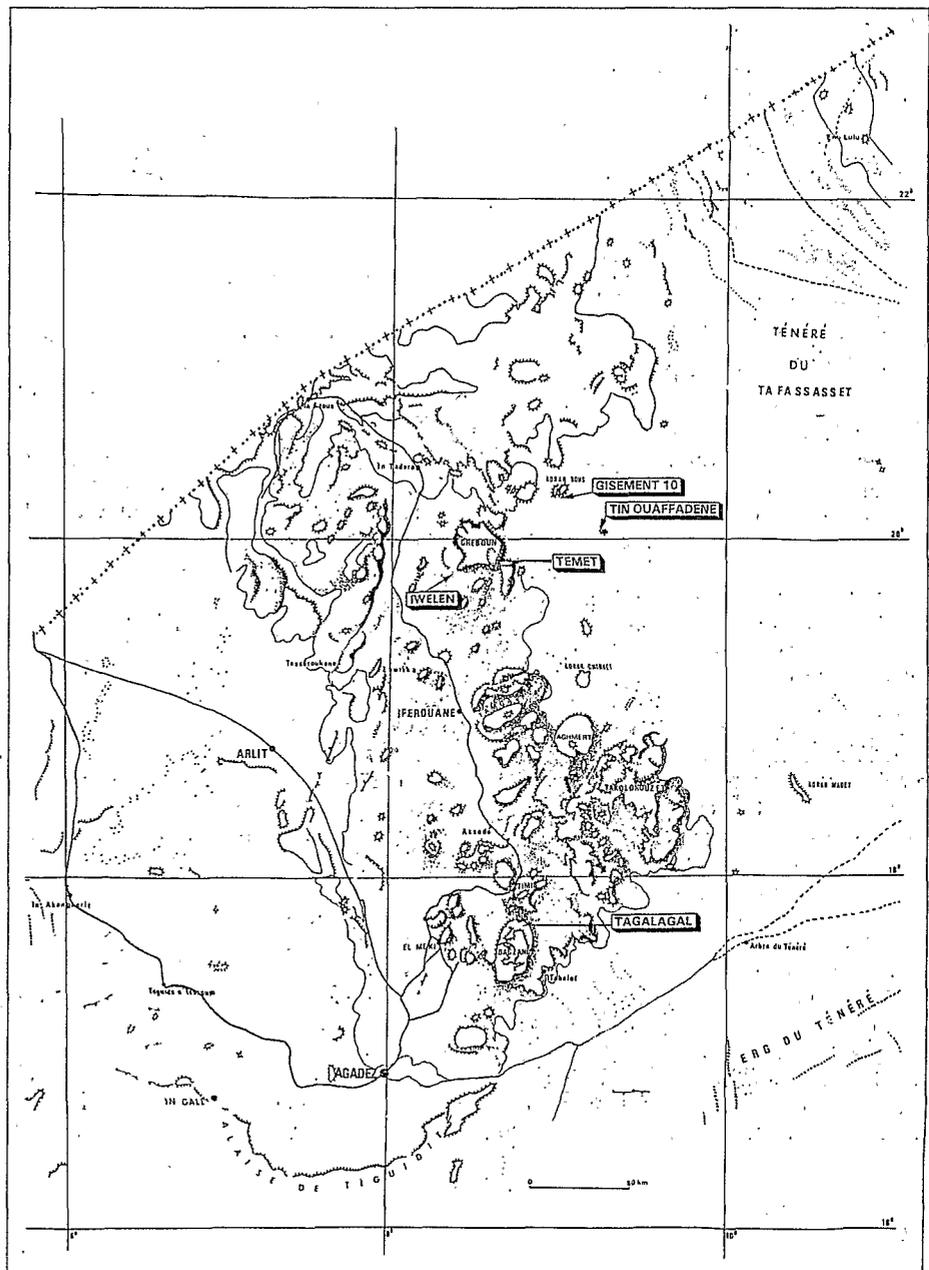
D'autre part, le néolithique étant à son tour terminé, s'ouvre une autre période, beaucoup plus proche de nous mais finalement peut-être moins connue que la précédente, dans la mesure où

elle a laissé moins de traces matérielles de son existence. Nous avons cherché à donner à cette période post-néolithique une plus grande consistance archéologique, en nous intéressant également d'abord à sa mise en place, afin de bien la situer par rapport à la culture précédente et de nous donner ainsi les meilleures chances d'appréhender son originalité.

L'occupation humaine du Niger nord-oriental il y a 10 000 ans

Un des résultats les plus intéressants de nos campagnes de prospections et de fouilles fut certainement de pouvoir attribuer aux débuts de l'Holocène, à partir de 9 500 ans B.P. (1), d'importants vestiges de la présence humaine, dans des régions souvent désertiques aujourd'hui du nord-est du Niger. L'exploitation de plusieurs sites décou-

(1) B.P. : Before Present, avant nos jours.

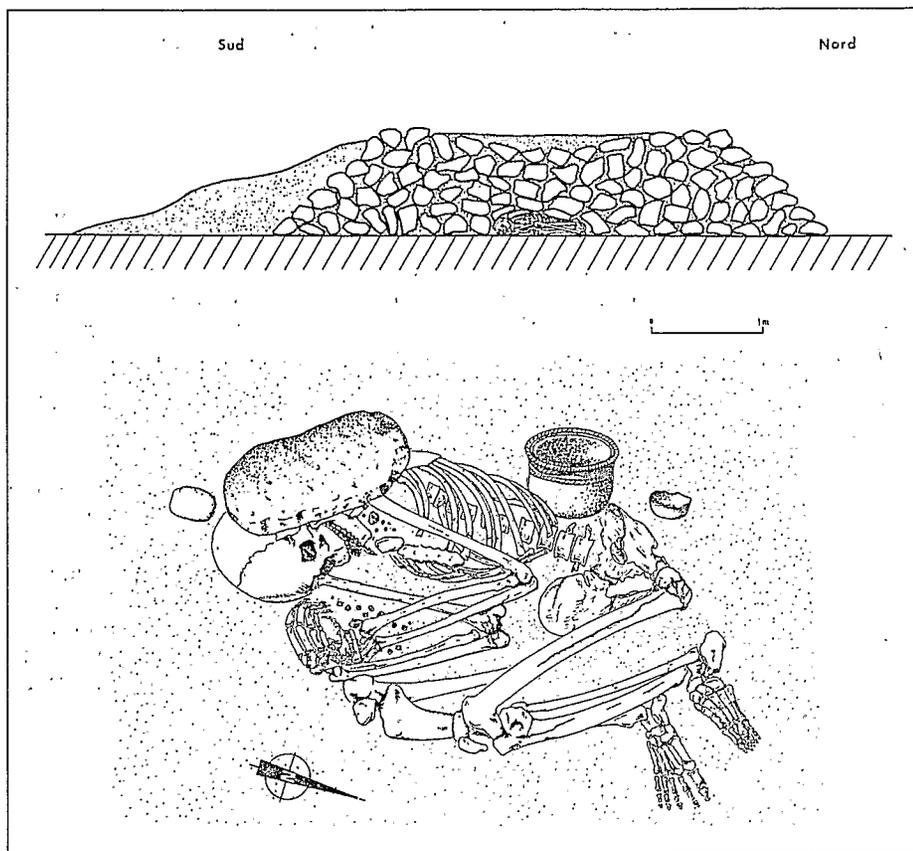


(*) Archéologue, Directeur de recherche à l'Institut Français de Recherche scientifique pour le Développement en Coopération (ORSTOM), laboratoire d'Anthropologie, Université de Bordeaux II, 3 Pl. de la Victoire, F 33076 Bordeaux (France).

verts en place et offrant à la fois des conditions de gisement bien contrôlées et des possibilités de datation par le radiocarbone devait notamment nous permettre de retrouver, au fil de nos missions, ce qui s'est conservé de la culture matérielle des hommes qui vivaient dans l'Aïr et le Ténére dans la seconde moitié du dixième millénaire avant nos jours.

Le climat y est alors bien différent de l'actuel. Sur ce point, un remarquable travail de synthèse effectué par une équipe de géologues quaternaristes de l'ORSTOM, M. Servant, S. Servant-Vildary, J. Maley, restitué dans ses grandes lignes le cadre de vie dans lequel ont évolué les populations préhistoriques habitant ce secteur. Ce dernier connaît vers 12 000 ans B.P. (fin du Pléistocène) le bouleversement climatique majeur que l'on observe à cette époque sur toute la bordure méridionale du Sahara, de l'Atlantique à la Mer Rouge, et qui se traduit partout par le retour de conditions humides, survenant après une longue période de sécheresse très accentuée. Des lacs réapparaissent dans les paysages arides des régions septentrionales du Niger et du Tchad. Cette forte humidité atteindra son maximum vers 9 000-8 000 ans B.P.; elle résulte d'une pluviométrie supérieure à l'évaporation et assez bien étalée sur l'année. Les températures sont alors localement plus basses qu'actuellement.

Les gisements en place de référence sont au nombre de quatre (cf. la carte). La prospection des monts Bagzanes, dans le sud-est de l'Aïr, nous amena à découvrir le premier en 1978: il s'agit du site de Tagalagal, nom donné par les Touaregs Idagen qui habitent ce petit massif à un inselberg granitique situé dans sa partie septentrionale. Le site est établi sur un replat au pied de l'inselberg, à environ 1 850 m d'altitude. D'énormes boules de granite entourent là un petit espace dégagé et allongé nord-sud d'environ 40 m de long et 20 de large, sorte de clairière bien abritée au milieu des rochers, où les hommes sont venus s'installer. Le sol est en effet jonché de tessons de poterie, d'outils et d'éclats de pierre, qu'accompagnent meules et molettes et où se mêlent quelques ossements fossilisés. De gros blocs forment dans la partie sud une sorte d'abri peu profond protégeant de l'érosion un dépôt fossilifère, sur environ 5 m². La fouille de ce dépôt, d'une profondeur maximum de 0,70 m, devait livrer en abondance la plupart des vestiges présents en surface, nous permettant ainsi d'associer céramique, débris de meules et outillage avec la sécurité que procurent les couches en place. Quatre datations effectuées sur les parcelles



Iwelen: en haut: coupe caractéristique d'un tumulus à cratère (Sépulture 1). En bas: Reconstitution du squelette découvert en position fléchie dans la sépulture n° 1. Le mobilier funéraire comprend: dans le dos du mort: un grand vase campanulé et une petite coupe en talc schiste; sur sa tête et ses épaules: une meule retournée, avec sa molette; dans la région des mains et du cou: différents éléments d'un collier

charbonneuses truffant le sédiment assignaient à celles-ci des âges radiométriques compris entre 9 370 et 9 000 ans B.P.

Ces dates sont les plus hautes jamais encore obtenues au Sahara pour un gisement livrant de la céramique. Or, dès cette époque ancienne, la technique de la céramique apparaît bien maîtrisée à Tagalagal. Les formes ouvertes et fermées coexistent, les premières étant d'ailleurs plus fréquentes; tous les réassemblages que nous avons pu effectuer à partir des tessons découverts en place montrent qu'il s'agit de vases du type bol, en calotte simple ou munis d'un bord faiblement rentrant, souvent de grande taille. Les formes fermées comportent un col très court, légèrement évasé. Mais ce qui frappe surtout, c'est la diversité des techniques utilisées pour décorer ces vases, généralement sur toute leur surface. Une des plus courantes est celle qui permet d'obtenir le célèbre motif ondulé pointillé («dotted wavy line»), à l'aide d'un peigne fileté double, le plus souvent profondément imprimé dans la pâte. Très employée également est la technique de l'impression pivotante réalisée au pei-

gne. Divers autres types d'impression sont contemporains: semis de ponctuations, impressions de coin, lignes incisées.

L'équipement lithique associé est beaucoup moins riche, ce qui semble surtout dû aux médiocres qualités clastiques de la roche la plus utilisée, une rhyolite à phénocristaux. Il est constitué pour l'essentiel d'éclats souvent courts et épais, parfois retouchés en grattoirs, en racloirs, ou aménagés en burins, outils les plus courants. Aux pièces taillées s'ajoute, nous l'avons dit plus haut et c'est certainement essentiel, un important matériel de broyage des graines constitué de meules et de molettes, qui sont présentes à l'état fragmentaire dans toute l'épaisseur du dépôt.

Il faut quitter l'intérieur de l'Aïr et nous rendre sur la bordure ténérenne du massif, à plus de 200 km vers le nord-est, pour trouver les trois autres gisements antérieurs à 9 000 B.P. et contemporains de Tagalagal. Ce sont les sites de Temet, de l'Adrar Bous gisement 10 et de Tin Ouaffadene (cf. la carte), tous les trois découverts à partir de 1979 et exploités depuis. Il s'agit cette fois, dans les trois cas, de gise-

ments archéologiques en place sous des sédiments lacustres.

Contrairement à Tagalagal, tous ont fourni une belle industrie lithique sur lames et lamelles, prises sur des rhyolites à texture très fine, donnant naissance à un outillage varié où prédominent les pièces à tranchant linéaire et dos abattu, comportant également une proportion notable de microlithes (burins, perçoirs, pièces géométriques diverses). A Temet (9 550 ans B.P.) quelques récipients creusés dans des blocs de fibrolithe et polis accompagnent ces outils de pierre, alors que la connaissance de la céramique est attestée sans équivoque par la présence *in situ* d'un peigne de potier, également sculpté sur une mince plaquette de fibrolithe. Le dégagement des dépôts lacustres recouvrant le site capital de l'Adrar Bous 10, sur plus de 150 m², a permis de recueillir de très nombreux tessons de poterie, sur lesquels nous avons retrouvé à de multiples exemplaires pratiquement tous les décors déjà répertoriés à Tagalagal, ainsi que les habituels fragments de meules et de molettes, également abondants. Le gisement a été daté à trois reprises, sur les parcelles charbonneuses associées aux vestiges en place: les âges obtenus s'échelonnent entre 9 130 et 9 030 ans B.P. Tin Ouaffadene, à environ 25 km au sud-est de l'Adrar Bous, en plein Ténéré, présente un contexte archéologique identique pour l'industrie et le matériel de broyage, mais la couche fossilifère, très difficile d'accès, n'a pas fourni de céramique jusqu'à présent. Il

faut par contre signaler de nombreux vestiges d'une faune à éléphants, buffles et antilopes diverses; nous avons obtenu là la date de 9 220 ans avant nos jours.

Diverses analyses effectuées sur les diatomites recouvrant les vestiges de ces trois sites ont par ailleurs daté la transgression lacustre autour de 9 000 B.P. Il y a donc là un ensemble archéologique bien contrôlé du point de vue radiométrique et stratigraphique, ensemble resté inaperçu jusque là et dont on peut aujourd'hui retrouver la caractéristique sans doute essentielle, l'association entre l'industrie sur lames et lamelles, la céramique et le matériel de broyage des graines dures, sur bien des sites de plein air répertoriés dans la région au cours de nos prospections. Il y en a une vingtaine, que l'on trouve surtout dispersés dans un rayon d'environ cent kilomètres au nord de l'Adrar Bous. Tous ces sites, et souvent leur importance, donnent en fin de compte l'impression d'une occupation humaine bien implantée dans la région à l'Holocène ancien.

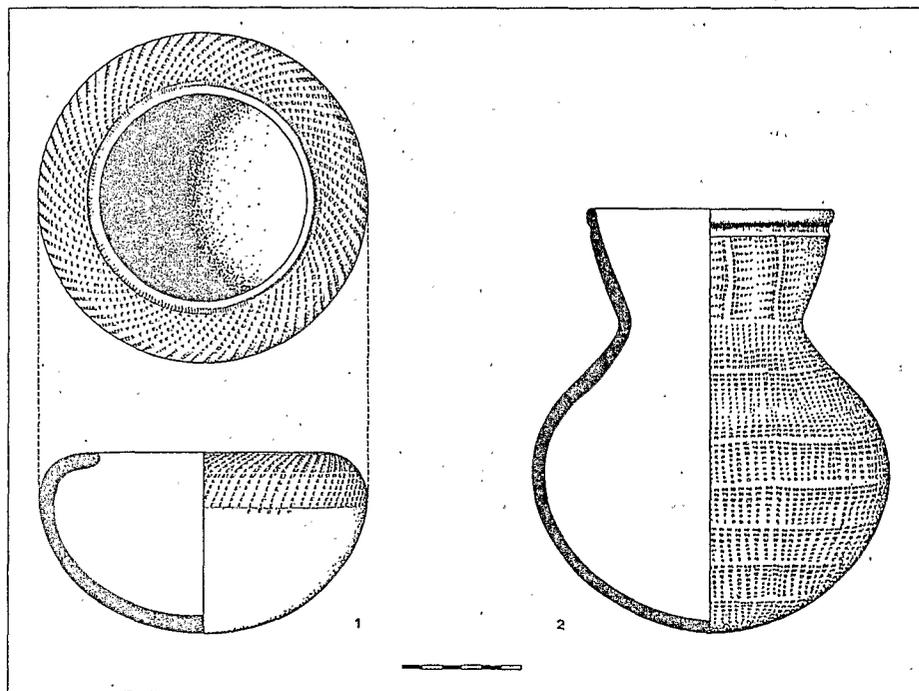
Ancienneté de la céramique

Définir la nature de cette implantation et, sur le plan économique, le degré de développement atteint par ces populations est en revanche encore bien malaisé. Nos recherches ont cependant apporté une certitude sur un point fondamental, la très grande ancienneté de la connaissance de la céramique en Afrique. Elles confirment totalement

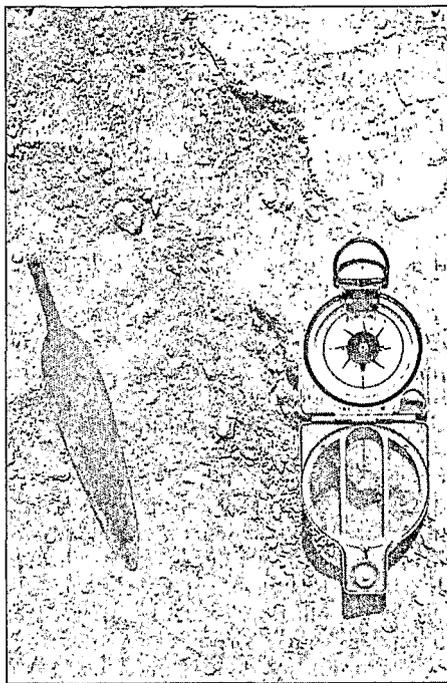
d'autres datations parfois à peine plus récentes, déjà données ailleurs par le radiocarbone pour des couches où la céramique est également présente: au Hoggar, 9 210 ans B.P. à la base du remplissage du site Launay ou encore dans le Tadrart Acacus, 9 080 ans B.P. à la base de la séquence de Tin Torha. Il apparaît ainsi définitivement acquis que des populations sachant fabriquer la poterie ont vécu dans certains massifs montagneux du Sahara central et méridional dès la seconde moitié du dixième millénaire avant nos jours. Ces faits indiquent également que ces régions constituent probablement un des centres d'invention de la céramique, à côté du foyer proche-oriental, où l'on notera d'ailleurs qu'à l'exception du niveau inférieur du gisement syrien de Tell Mureybet, attribué depuis les fouilles de J. Cauvin aux trois premiers siècles du dixième millénaire, aucune des dates obtenues jusqu'à présent pour des sites à céramique n'est antérieure à 9 000 B.P.

La variété des formes et surtout des décors observés à Tagalagal ou à l'Adrar Bous 10 a aussi de quoi surprendre: la maîtrise technique incontestable qu'elle atteste laisse supposer que les véritables débuts peuvent être encore plus lointains. Les conditions climatiques reconstituées par les géologues semblant favorables à la présence des sociétés humaines depuis au moins deux millénaires à ces latitudes (op. cit.), il n'est pas exclu de faire l'hypothèse que les essais et les tâtonnements pour acquérir cette maîtrise soient antérieurs à 9 500 B.P.; on en trouvera peut-être un jour les traces.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère contester que l'apparition des poteries, telle qu'elle se présente sur ces sites du Niger oriental, soit fondamentalement liée à une modification de l'économie et on ne peut certainement pas commenter la présence de ces poteries à partir de 9 500 B.P. en dehors de leur association régulièrement constatée avec un matériel de broyage des graines. Cette association constitue de toute évidence une donnée essentielle: elle indique clairement que la récolte des graminées comestibles, leur préparation et leur conservation ont été intégrées très tôt dans les habitudes alimentaires des populations préhistoriques du Sahara méridional. Peut-on pour autant en tirer des conclusions sur le mode de vie et l'économie de ces populations? Sur ces seuls documents, ce serait probablement prématuré. En effet, si la pratique de la chasse ou de la pêche ne fait guère de doute dès qu'on se trouve en présence d'armatures ou d'un attirail spécialisé, à plus forte raison dans un environnement



Iwelen: coupes et décors des principaux types de vases fermés



Iwelen: armature de pointe de lance en cuivre découverte en place quelques centimètres sous la surface actuelle. Elle mesure 234 mm de long

lacustre, les poteries et les meules demeurent quant à elles des fossiles ambigus. Elles attestent aussi bien la consommation d'appoint de végétaux sauvages acquis par la cueillette ou le ramassage qu'un type d'alimentation basé sur une agriculture véritable et, paradoxalement, sont ainsi et en même temps les signes de deux économies complètement différentes, l'une qui reste prédatrice, l'autre qui produit ses propres sources de nourriture.

Des faits de cette nature n'autorisent donc pas, à eux seuls, à parler d'une économie néolithique déjà réalisée dans le domaine de l'agriculture, d'autant moins que la persistance d'une certaine mobilité de ces populations, décelée par l'analyse des terres cuites, serait alors en contradiction avec un type d'économie dont la sédentarité est une des conditions. Par ailleurs, nous manquons encore des preuves irréfutables qu'apporteraient par exemple la découverte de graines de plantes cultivées ou la démonstration d'une spécialisation de l'outillage dans les travaux agricoles.

Il reste que les faits que nous avons mis en évidence ne peuvent pas non plus ne pas être replacés dans le milieu où ils se produisent et auquel ils sont indissolublement liés. Or ce milieu, nous l'avons vu, est propice, l'humidité qui règne alors sur le Sahara méridional pouvait sans aucun doute donner toutes ses chances à une agriculture débutante. Les circonstances favorables restituées par les spécialistes des sciences de la

terre confèrent en un mot toute leur signification aux divers éléments rassemblés par l'archéologie et ces éléments indiquent qu'une mutation profonde de l'économie est en cours si elle n'est pas déjà effectuée. Nous estimerons donc, pour conclure sur ce point, que les observations que nous avons pu faire militent en faveur de l'idée d'une évolution conduisant localement et normalement de la simple cueillette, phase au cours de laquelle, à titre d'hypothèse, nous placerons pour le moment l'occupation de tous ces sites, vers la production organisée de céréales. En d'autres termes, la voie semble ouverte à un processus de néolithisation totalement africain.

La période des chars dans l'Air : le site du kori Iwelen

En ce qui concerne le second volet de nos recherches, nous avons eu la chance de reconnaître en 1979 un site archéologique permettant de penser que nous avions enfin, pour cette région du Sahara, des éléments nouveaux attribuables à la période post-néolithique et concernant plus précisément la période des chars. Il s'agit du site du kori Iwelen, dans le nord de l'Air (cf. la carte); il est vite apparu que nous avions là la possibilité de doter les légendaires guerriers des gravures rupestres de la culture matérielle qui leur faisait encore partout défaut.

Le kori auquel le site donne son nom (en tamahaq, iwelen est le pluriel de ewil, mot qui veut dire tesson, débris de poterie; par extension c'est l'endroit où l'on trouve les tessons) est une petite vallée sèche située au pied sud-ouest du mont Gréboun. L'eau n'y coule de nos jours qu'exceptionnellement, pendant la saison des pluies, de juillet à septembre.

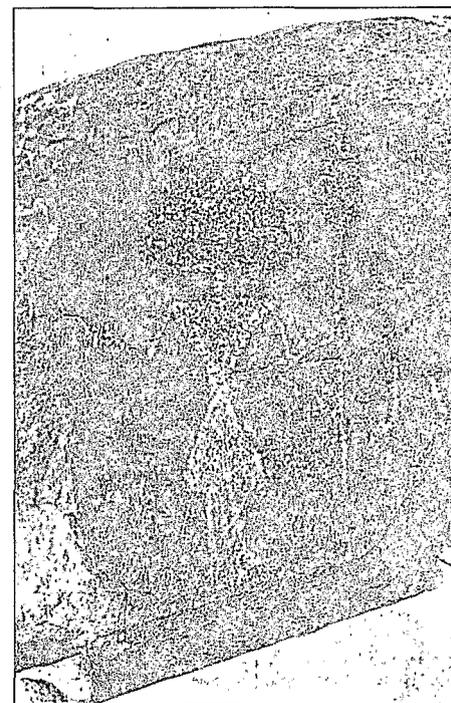
La station archéologique se situe dans un coude que fait le kori; la vallée est alors resserrée entre des collines peu élevées, constituées par l'érosion en boules de granite. C'est dans ce chaos de rochers, très caractéristique des paysages de l'Air, que se trouve un bel ensemble de gravures, réparties sur plusieurs centaines de mètres sur les deux versants du kori, avec une plus grande densité en rive gauche. Des hommes ont vécu sur la grève convexe et bien abritée de ce bord: l'emplacement anciennement occupé est là nettement délimité par la courbe du kori et la colline aux gravures, contre laquelle il s'adosse; il couvre plus de trois hectares. De nombreuses sépultures monumentales sont disséminées dans les collines qui surplombent la zone d'habitat; elles sont

édifiées au milieu des rochers portant les gravures.

Les travaux de terrain se sont déroulés entre 1979 et 1985, au cours de campagnes régulières effectuées en compagnie de notre collègue de l'O.R.S.T.O.M. Fr. Paris, avec lequel nous avons mis sur pied un programme d'étude complet de la nécropole. Une soixantaine de monuments funéraires ont été ainsi fouillés méthodiquement. L'exploitation de l'aire d'habitat a été menée parallèlement et, pour ce faire, nous n'avons pas voulu nous limiter à opérer seulement le ramassage des vestiges épars en surface mais nous avons également implanté une fouille systématique d'une cinquantaine de mètres carrés dans la partie nord du gisement. Cette fouille devait révéler l'existence d'un sol archéologique véritable quelques centimètres sous la surface actuelle: c'est sur ce sol qu'ont vécu des habitants d'Iwelen.

Nos différentes investigations ont produit un matériel archéologique important dont l'exploitation est en voie d'achèvement et la publication prochaine. Les premiers résultats obtenus ont permis de démontrer la contemporanéité de l'aire d'habitat et de la nécropole.

Cette contemporanéité est fondée sur la présence d'une céramique identique découverte en surface ou en place sur le



Iwelen: personnage représentatif de la période des chars dans l'Air; comme la plupart des gravures de cette période, il est obtenu par un bouchardage superficiel de la roche (granite à grain fin). Il mesure 0,90 m de haut



Iwelen: personnage (hauteur : 0,82 m) et bovidé

gisement et dans le mobilier funéraire des tombes. Toutes celles qui en ont fourni sont des tumulus à cratère, c'est-à-dire des constructions tronconiques, parfois de très grande taille, dont le sommet comporte une dépression plus ou moins circulaire, le cratère. Ce terme qui fait image correspond à une disposition architecturale particulière et non à un tassement central de l'édifice. Les tumulus de ce type ne comportent pas de fosse funéraire: le mort est simplement déposé en position fléchie à même le sol, sous une fausse voûte constituée de grosses dalles assemblées en tas de charge au centre de la construction. Des poteries ont parfois été placées à côté de lui lors de l'inhumation. La coupe de la première sépulture fouillée en décembre 1979 représente bien l'architecture de tous ces monuments. Gisement et nécropole ont permis de réunir un corpus de plus de quarante pots différents, ainsi que de nombreux tessons, qui donnent une bonne idée de la production locale.

Or, la céramique dont la toponymie indique la présence a une allure qui, à elle seule, permettrait de penser que le site dont elle provient n'est pas néolithique. Ce qui frappe, lorsqu'on examine toutes ces poteries, c'est au contraire l'originalité et la nouveauté de leurs dimensions, de leurs formes et de leurs décors par rapport aux séries que nous connaissions déjà dans la région. Si on les compare en effet aux grands et gros

réipients de terre cuite, souvent plus larges que hauts, que les populations néolithiques ont laissés dans le pré-Ténéré, sur tout le pourtour oriental de l'Aïr, elles sont de petite taille, même de très petite taille. Les plus nombreuses sont des vases ouverts: ce sont de petits bols à fond sphérique, en calotte simple, à bord faiblement rentrant ou droit, ou nettement carénés lorsque ce bord droit est rentrant. Ces bols ont des proportions harmonieuses, leur profondeur est toujours plus ou moins égale au demi-diamètre d'ouverture. Les formes carénées se retrouvent sur des réipients beaucoup plus largement ouverts, quand par exemple une paroi concave est raccordée à un fond en calotte. On notera comme étant très caractéristiques de l'ensemble des formes ouvertes plus profondes à bord évasé dont la silhouette est franchement campanulée. Les réipients fermés sont à peine moins nombreux. Sont courantes les formes simples en ellipsoïde aplati et plus rares celles qui sont munies d'un col, comme ces cruches au col évasé dont la silhouette est resserrée au niveau du raccord col-corps.

Il ne saurait être question de décrire ici tous les décors de ces vases; nous signalerons seulement un style d'ornementation qui apparaît pour la première fois dans l'Aïr à Iwelen et qui, autant par son originalité que par sa fréquence, suffirait à lui seul à caractériser l'ensemble de cette production céramique; c'en

est, si l'on peut dire, la marque de fabrique. Ce décor nouveau est partiel, appliqué sur la partie haute des réipients, au plus près de l'ouverture et il allie cannelures, festons et bandes d'impressions de peigne en combinaisons variées et légères, qui s'harmonisent parfaitement avec l'élégance de ces formes souvent à peine carénées. Lorsque le décor est couvrant, ce qui arrive également, on perçoit alors une volonté de rompre la monotonie qu'engendre inévitablement la répétition du même motif par des inversions, des décalages d'impression, la mise en place d'une trame rythmant le décor.

Ces idées qui viennent renouveler le décor céramique dans la région, on en trouvera l'expression la plus achevée dans un petit vase sur lequel nous terminerons ce rapide tour d'horizon: et qui constitue, à nos yeux, une réussite complète d'intégration d'une forme et d'un décor. Il s'agit d'un petit vase fermé en ellipsoïde aplati: il comporte, sur son bord rentrant, un décor rayonnant incliné centré sur l'ouverture, obtenu au peigne et donnant en vue plongeante l'impression d'un mouvement tournant, effet cinétique particulièrement réussi et encore sans équivalent, à notre connaissance, dans l'ornementation céramique du Sahara méridional.

L'exploitation du gisement devait également nous permettre de recueillir d'autres vestiges de l'occupation humaine: de nombreuses meules à mou-

dre le grain avec leurs molettes, tout un outillage lithique abondant et varié et, ce qui retiendra surtout notre attention, des objets de métal, tous trouvés en place quelques centimètres sous la surface. Ils comprennent des haches, de petits outils comme des alènes, mais les plus intéressants sont incontestablement des pointes de lance foliacées en tôle de cuivre battu très mince, munies d'une soie d'emmanchement. Ces armatures sont à bords convergents, pointes mousseuses et crans arrondis ou à peine marqués; ce sont les premières en métal qui aient été mises à jour dans l'Air.

Ces lances établissent un second lien entre l'aire d'habitat et, cette fois, l'environnement rupestre. Les gravures qui surplombent le gisement fourmillent en effet de représentations de lance, c'est même la seule arme qui soit désormais figurée, l'arc néolithique ayant complètement disparu. La plupart ont une forme foliacée tout à fait identique à celles qui ont été découvertes sur le gisement. Cette similitude constitue un des arguments sérieux que nous avons en faveur de la contemporanéité de l'aire d'habitat et des rupestres. Il y en a d'autres, par exemple la présence dans la couche archéologique d'éléments de parure comme les pendentifs d'oreille, que l'on voit également portés par certains personnages des fresques.

L'homme armé de sa lance, dont le dessin comporte parfois une nervure centrale et où il est difficile de voir autre chose qu'une armature de métal, souvent muni d'un bouclier quadrangulaire, est au centre des représentations. C'est un personnage de convention, toujours figuré debout dans un plan strictement frontal avec une tête hypertrophiée en forme de tulipe à trois pointes; les membres supérieurs sont décollés du corps et pliés, avant-bras vers le haut; les jambes sont raides. Il est vêtu d'une courte tunique serrée à la taille, ce qui crée une silhouette dont l'aboutissement fréquent est une formule de représentation bitriangulaire. Cette description géométrique au dessin simplifié, le plus souvent sans aucun modelé, est obtenue par un piquetage superficiel, plus ou moins dense et uniforme, de la roche.

Ce type de personnage est associé aux chars. Il l'est à Iwelen et, dans toutes les stations de l'Air oriental où des chars et des hommes sont figurés en même temps, c'est lui que l'on retrouve; avec des variantes. Il entre également en compagnie d'animaux et à des titres divers dans de nombreuses compositions. Les nombreux relevés de gravures rupestres effectués dans tout le massif, parfois très loin d'Iwelen, montrent que les gens des chars étaient loin de manquer de moyens d'expression pour

reproduire la faune qui les entourait. Ils sont allés très au-delà du simple dessin des contours et des tracés minimums qui assurent l'identification immédiate des espèces. Le bestiaire qu'ils ont laissé témoigne souvent d'un double souci, celui de reproduire la réalité optique des formes animales mais, peut-être davantage encore, celui d'exprimer, par des simplifications brutales et outrancières, les caractères essentiels et dominants des animaux qu'il créaient. Dans cet esprit sont représentés de nombreux bovins, le thème pastoral de l'homme et du bœuf constituant toujours un thème de prédilection à l'époque des chars, ainsi que toute une faune sauvage, abondante et diverse: girafes chassées à la lance ou sériées en files, éléphants et rhinocéros massifs, lions puissants aux griffes ourtrées, autruches qui ne sont plus que deux pattes qui courent, antilopes au fin museau juchées sur des pattes fragiles.

La double préoccupation qui guide la main des artistes d'Iwelen ne les conduit pas toujours à éviter les attitudes raides, leurs dessins manquant souvent un peu d'aisance, mais surtout elle ne les écarte pas du tout de la voie des stéréotypes dans la représentation du monde animal. Car ce réalisme modéré et expressif produit en fait des modèles d'animaux convenus et invariables, aussi immanquablement qu'un parti pris de géométrie figeait la figure de l'homme dans la symétrie: il y a une façon de faire une girafe, un éléphant ou une gazelle dont on ne s'éloigne que rarement et qu'on reproduit à n'en plus finir de rocher en rocher. Si bien que les collines qui entourent l'aire sont une immense galerie d'images que l'on dirait le plus souvent décalquées les unes sur les autres.

Tels sont les grands traits qui permettent une première caractérisation des œuvres rupestres d'Iwelen, station qui peut désormais constituer, à notre avis, la station de référence pour la période des chars dans le Sahara méridional.

Un autre argument en faveur de l'attribution de cet art très codifié à la population dont nous avons recueilli les vestiges matériels et funéraires au bord du petit kori peut être tiré des résultats radiométriques obtenus sur l'ensemble du site. Le gisement et la nécropole ont en effet donné une vingtaine de datations, toutes effectuées sur matière organique, qui situent leur occupation entre 3 410 et 2 160 ans avant nos jours (âges 14 C). Cette fourchette de dates convient très bien pour la période des chars: la position de cette phase de l'art saharien se trouve en somme localement confirmée dans des limites que l'on pouvait attendre.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'à

Iwelen on se trouve confronté à deux phénomènes analogues et simultanés, la présence d'une céramique et d'un art graphique entièrement nouveaux, que rien n'annonçait dans la région. Leur coexistence sur le même site, le lien qu'établit entre eux la connaissance du métal et son utilisation dans l'armement et l'outillage incitent à y voir deux aspects complémentaires de la même réalité archéologique, l'arrivée dans le massif de l'Air d'une population nouvelle. Si nous replaçons les résultats radiométriques qui viennent d'être décrits dans l'évolution paléoclimatique restituée à ces latitudes sud-sahariennes par M. et S. Servant et J. Maley, nos collègues de l'O.R.S.T.O.M., nous constatons que l'occupation d'Iwelen semble en réalité débiter en même temps qu'un épisode lacustre transgressif bien marqué dans le Ténéré, entre 3 500 et 3 000 ans avant nos jours. Cette pulsation humide prend place après la phase de remaniement éolien et de désertification qui s'était progressivement accentuée pendant la dernière période du néolithique, accompagnant celui-ci jusqu'à son extinction définitive, aux alentours de 4 000-3 800 ans B.P. Dès lors, il paraît logique d'envisager qu'une oscillation climatique positive ait créé des conditions de vie moins difficiles, favorisant en l'occurrence l'arrivée et l'installation dans l'Air d'une population venue d'ailleurs et porteuse d'une culture originale. Celle-ci peut s'y épanouir librement, quelques siècles seulement après qu'aient été abandonnés les habitats néolithiques les plus récents que l'on connaisse, alors que survivent peut-être encore dans les vallées du massif les derniers représentants de cette période; diverses observations faites à Iwelen permettent en effet de le supposer. Mais cette culture, que nous symbolisons par les chars attelés de chevaux, est désormais la culture dominante et elle fera souche.

Les gens des chars mettent en effet en place, dès qu'ils se manifestent, un système de représentation qui régira désormais toute l'évolution de l'art rupestre du massif. Cet art sera sans doute de plus en plus marqué par le schématisme et il souffrira de la disparition progressive de la faune, liée à la désertification, mais en définitive, les lignes de structure observables à Iwelen apparenteront les œuvres entre elles jusqu'aux plus récentes et constitueront le fond permanent de son inspiration. Les derniers dépositeurs de cette tradition seront probablement les Touaregs, dans un passé dont l'éloignement reste difficile à évaluer mais pour lequel nous avons tout de même dorénavant quelques éléments d'appréciation. o J.-P.R.